

## Antigone

**« Pour la moitié d'un chœur d'Antigone, je donnerais les trois Critiques et les Prolégomènes » (Charles Péguy, Note sur Bergson, 1914).**

### Introduction

On ne compte plus les œuvres, pièces de théâtre, romans, réflexions philosophiques, poèmes, opéras, associées au nom de la fille de Jocaste et d'Œdipe. C'est pourquoi Georges Steiner a pu écrire :

« D'Eschyle et Sophocle à Anouilh et Cocteau, en passant par Garnier, Racine, Alfieri, Marmontel, Hegel, Hölderlin, on ne compte plus les restitutions, les adaptations ou les interprétations. On ne doit plus parler d'Antigone, mais des Antigones ». D'où le titre de son livre *Les Antigones*.

Aujourd'hui seront retenues quatre œuvres,

- *Antigone*, de Sophocle, créée en 442, dont l'action se situe à la fin de la guerre qui opposa Thèbes et Argos.
- *Antigone*, de Bertolt Brecht, écrite en 1948 et dont l'action se situe en 1945, à Berlin, à la fin de la Seconde Guerre Mondiale.
- *A l'Antigone éternelle*, texte de Romain Rolland, écrit en 1915, pendant la Première Guerre Mondiale.
- *Kalavrita des mille Antigone*, de Charlotte Delbo, ce poème relate un événement produit en 1943, en Grèce, lors de la Seconde Guerre Mondiale.

Relevons ce point commun : le contexte est celui de la guerre et des effets qu'elle produit sur ces mortels que sont les hommes.

Mais avant d'aborder l'examen de ces quatre œuvres, on va dire deux mots sur

- 1) La tragédie antique.
- 2) la relation entre tragédie et philosophie.
- 3) La généalogie d'Antigone.

### I Remarques préalables

#### -1) la tragédie antique

\_On retient les noms de

-Eschyle (525-456).

-Sophocle (495-406).

-Euripide (483-406).

On pense que ces trois « auteurs » ont composé plus de 300 tragédies, dont 32 ont été conservées. Notons la brièveté (70 ans) de ce « moment » tragique.

Une des raisons de cette perte des textes tient au fait que la tragédie n'est pas essentiellement un texte. « Tous ces écrits n'existaient que pour une performance tragique... et n'étaient pas destinés à être lus ni conservés » (Florence Dupont, Eschyle).

« Performance tragique », i.e. le tragique n'est pas seulement dans le contenu du texte, mais aussi dans ce qui se passe entre les acteurs, le chœur et le public. La tragédie est une manifestation « civique », politique et religieuse, ouverte à tous les citoyens, les plus pauvres recevant une allocation pour leur présence.

L'étymologie renvoie à « bouc », animal associé à Dionysos. Les tragédies sont jouées à l'occasion des Dionysies qui opposent 3 poètes sur 3 jours, présentant chacun 3 tragédies et un drame satyrique.

« Une représentation théâtrale à Athènes, c'est, en durée continue, *Le Soulier de satin* suivi de *Le Père Noël est une ordure*. Une sacrée purge » (Jacques Gaillard, *Beau comme l'antique*).

C'est aussi un concours où sont récompensés le « chorège », qui finance les chœurs, et le « choredidaskalos » (metteur en scène).

Quelques termes : la « skene » (le mur devant les coulisses), l'« orchestra » (aire de jeu), le « muthos » (paroles des acteurs, 1 puis 2 puis 3), le « melos » (chant des choreutes, au nombre de 12, représentants des citoyens). → Le public voit les acteurs à travers les choreutes.

## -2) Tragédie et philosophie

La philosophie, avec Platon, succède et s'oppose à la tragédie, comme le fait comprendre « l'allégorie de la caverne » (*République*, livre VII).

- Tragédie : tous les citoyens assistent et participent, à la tragédie ; le chœur fait la médiation entre le public et les acteurs. L'amphithéâtre assure une pluralité de points de vue (opinion « vraie »).

- → **La tragédie est politique,**

« La cité se fait théâtre » (Jean-Pierre Vernant, *Tragédie*, Encyclopedia Universalis).

- Philosophie (« caverne ») : les prisonniers assistent au spectacle de montreurs de marionnettes. Ils sont abusés par le spectacle. L'opinion est une vision trompeuse du réel ; un prisonnier est libéré de ses chaînes et de l'emprise de l'opinion.

→ **la philosophie est anti-tragique et anti-politique.**

### -3) Généalogie d'Antigone

Presque (except. par ex. *Les Perses*) toutes les tragédies ont pour cadre deux familles, les Atrides (Agammemnon, Iphigénie...) et les Labdacides (Oedipe, Antigone...), deux familles « maudites », et se déroulent à Thèbes, ville « mythique », censée être une « anti-Athènes ».

Labdacides : Zeus enlève Europe, qu'il séduit en prenant la forme d'un taureau. Agénor, père d'Europe, envoie ses fils (dont Cadmos, « le boïteux ») à sa recherche. Un oracle conseille à ce dernier de suivre une génisse jusqu'à l'endroit où fonder une ville, Thèbes (« ville de la génisse »). Laïos, fils de Labdacos, lui-même petit-fils de Cadmos, enlève Chrysippos, fils de son hôte Pélops. Héra, épouse de Zeus maudit la famille, et un oracle interdit à Laïos d'avoir une descendance, sauf à causer la ruine de Thèbes. Laïos épouse Jocaste. Ils confient leur fils, Œdipe, à un homme chargé de le tuer. Celui-ci préfère l'abandonner, pendu à un arbre par un pied (Œdipe : « pied enflé). Œdipe est recueilli par un berger qui le confie à Polybe, roi de Corinthe. Adulte, ayant pris connaissance de l'oracle, Œdipe quitte Corinthe. Il croise un homme, Laïos, qui refuse de lui céder le passage, et le tue. Il épouse la veuve de ce dernier, Jocaste, c'est-à-dire sa mère. Ils ont quatre enfants, Étéocle, Polynice, Antigone, Ismène. Créon étant régent de Thèbes, suite au départ d'Oedipe, Étéocle et Polynice sont en conflit au sujet de la succession d'Oedipe. Polynice, chassé par Étéocle, s'allie aux Argiens, en guerre contre Thèbes. De rivaux les frères deviennent ennemis et s'entretuent lors de la guerre entre Argos et Thèbes. Créon accorde une sépulture à Étéocle mais la refuse à Polynice, dont le cadavre doit être exposé sur une tour. Antigone, sœur de Polynice et d'Étéocle, nièce de Créon, fiancée à Hémon, fils de ce dernier, va chercher le corps de Polynice et le recouvre de terre. C'est le début de la pièce, qui est voit la réalisation de l'oracle antérieur.

### Il Antigone de Sophocle

« Je crois qu'il n'a été donné qu'à un seul texte littéraire d'exprimer la totalité des principales constantes des conflits inhérents à la condition humaine. Elles sont au nombre de cinq : l'affrontement des hommes et des femmes, de la vieillesse et de la jeunesse, de la

société et de l'individu, des vivants et des morts, des hommes et des dieu(x) » (G. Steiner, *Les Antigones*, p. 253).

On va s'intéresser à deux passages, les vers 441-581 et les vers 287-331.

-1) Vers 441-581

« C : ...Connaissais-tu mon édit ?

A : Comment ne l'aurais-je pas connu ? Il était public.

C : Et tu as osé passer outre à mon ordonnance ?

A : Oui, car ce n'est pas Zeus qui l'a promulguée, et la Justice qui siège auprès des dieux de sous terre n'en a point tracé de telles parmi les hommes. Je ne croyais pas, certes, que tes édits eussent tant de pouvoir qu'ils permissent à un mortel de violer les lois divines : lois non écrites, celles-là, mais intangibles. Ce n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier, c'est depuis l'origine qu'elles sont en vigueur, et personne ne les a vu naître ».

Sont présentés comme entrant en conflit l'édit de Créon et la « loi divine » dont se réclame Antigone. Il y a conflit parce qu'il y a deux principes de légitimité : Créon peut se prévaloir de son rôle de gardiens des lois de la Cité, mais il peut passer du point de vue d'Antigone pour le tyran jaloux qui se sert de son pouvoir pour satisfaire ses intérêts singuliers. Antigone peut passer pour une sorte d'« objecteur de conscience », comme un représentant de la « désobéissance civile » (Thoreau), mais elle peut passer aussi pour une fanatique. Heinrich Boll, en 1979, comparera Ulrike Meinhof, membre de la « Fraction armée rouge », emprisonnée, quasiment enterrée vivante dans des cellules de haute sécurité », à Antigone (cf. G.S., p. 167). Notons, pour montrer la limite de la comparaison, que ce dont Créon accuse Antigone n'est pas d'être l'organisatrice d'attentats.

A noter que ces deux légitimités sont encore conflictuelles pour la plupart d'entre nous, dans la mesure où nous considérons la liberté de conscience comme un droit fondamental tout en admettant la conception de la laïcité selon laquelle le spirituel ne doit pas empiéter sur le temporel.

Il faut cependant être attentif sur le fait que le conflit Antigone/ Créon porte sur une question précise, le traitement à réserver aux morts. Ce que souligne Antigone à la fin de la confrontation.

« C : l'un ravageait sa patrie ; l'autre en était le rempart.

A : Hadès n'a pas deux poids et deux mesures.

C : Le méchant n'a pas droit à la part du juste.

A : Qui sait si nos maximes restent pures aux yeux des morts ?

C : Un ennemi mort est toujours un ennemi.

A : je suis faite pour partager l'amour, non la haine ».

→ La décision d'Antigone enfreint certes l'édit de Créon, mais celui-ci empiète sur un domaine qui n'est pas le sien, alors qu' Antigone désobéit à Créon tout en acceptant le châtement que celui-ci lui réserve.

→ Le conflit porte donc sur la délimitation de la ligne de partage. L'amour dont se réclame Antigone est l'amour familial (« sumphilia », cf. Martha Nussbaum).

La fin du passage précise donc le sens du début : il ne s'agit pas d'opposer deux types de lois, humaines ou divines, mais de fixer la limite entre les deux.

Ce que suggère ce passage, c'est que la mort fixe la frontière au-delà de laquelle le pouvoir des hommes n'a plus de légitimité.

## -2) Vers 287-331

« Quand nous lisons une traduction, quelle que soit sa qualité, c'est la traduction que nous lisons » (G.S.,p. 222).--> Ce qu'illustrent parfaitement les deux (ou trois) traductions faites au terme « deinon », au vers 287 :

« Entre tant de merveilles, la grande merveille c'est l'homme », ainsi parle le chœur dans la traduction française, traduction « humaniste ».

« Il y a quantité de choses monstrueuses. Mais nulle n'est plus monstrueuse que l'homme », lit-on dans la pièce (traduite) de Brecht qui reprend lui-même la traduction de Hölderlin.

Ce qui nous conduit à envisager maintenant l'Antigone de Bertolt Brecht.

## III Antigone de Brecht

C'est une pièce écrite en 1948. Nous sommes en 1945, dans Berlin en ruines. On retiendra deux thèmes.

-1) La pièce est précédée d'un prologue qui met en scène deux sœurs, deux allemandes qui découvrent devant leur porte le corps de leur frère pendu, exécuté par un S.S., probablement pour cause de désertion.

→ Il ne s'agit plus d'Antigone, d'Ismène, d'Étéocle ou de Polynice mais de personnages anonymes. Nous ne sommes plus dans le monde héroïque de la tragédie antique.

-2) Dans ses notes de travail, Brecht écrit :

« L'homme dont la grandeur est monstrueuse quand il soumet la nature, devient un monstre énorme quand il soumet ses frères humains ».

→ Brecht reprend donc la traduction « romantique » habituelle, mais pour lui donner un sens opposé à celui que lui donnait cette tradition ! Heidegger, pour sa part, traduit « deinson » par « inquiétant » (« quies », en latin, « repos » → le caractère « inquiétant » est inhérent à la « vie », « requiescat in pace »).

Ce qu'Antigone reproche surtout à Créon, c'est d'avoir envoyé les hommes de sa cité à la mort, d'avoir causé la ruine de Thèbes comme d'Argos. « Quand on use de violence contre les autres, c'est qu'on en use contre les siens.. ; ceux qui habitent notre cité sont, depuis que tu règnes, devenus moins nombreux, et leur nombre va diminuer encore. Pourquoi reviens-tu seul ? quand tu es parti, vous étiez beaucoup...Où sont les fils ? Où les maris ? Ne reviendront-ils plus ? ».

Si, comme le prologue nous y invite, le spectateur ne peut s'empêcher de rapprocher le sort de l'Allemagne et le sort de Thèbes, on en déduit qu'Antigone reproche à Créon d'avoir causé la mort des soldats allemands et la ruine de l'Allemagne.

Tout se passe comme si Brecht, « marxisant », avec cette pièce prenait ses distances avec un aspect important de la tradition culturelle allemande, comme si cette tradition avait nourri en son sein les agents de sa propre destruction.

#### IV Romain Rolland

Romain Rolland écrit « *A l'Antigone éternelle* » en 1915. Il considère les hommes sous l'angle de la fraternité. « Aux chrétiens, la voix du Christ, aux esprits libres, la libre raison ».

Mais ces frères, comme Étéocle et Polynice, sont des frères ennemis et s'entretuent. Il s'adresse alors aux femmes :

« Soyez... l'Antigone éternelle, qui se refuse à la haine et qui, lorsqu'ils souffrent, ne sait plus distinguer entre ses frères ennemis ».

Ce faisant il propose une compréhension nouvelle de la réplique de l'*Antigone* de Sophocle : « je suis faite pour partager l'amour, pas la haine ». L'amour (cf. plus haut), c'est la « sumphilia », l'amour familial. Avec R. Rolland, la notion de « fraternité » n'est plus limitée au domaine familial mais est élargie à la dimension, au moins, européenne.

## V Charlotte Delbo

A Kalavrita, village grec, en 1943, des résistants ont tué 81 soldats nazis. En représailles, tous les hommes du village (1302) sont fusillés.

Le poème fait parler les femmes qui viennent chercher les cadavres de leur père, de leur époux, de leurs frères, de leurs fils, et vont leur donner une sépulture lors même que tous ceux qui étaient préposés à ce travail, bûcheron, menuisier, forgeron... ne sont plus là pour accomplir ce qui était leur tâche. Qui pourra faire autant de cercueils ?

En s'adressant aux femmes des soldats, R. Rolland écrit comme s'il était encore possible d'arrêter le massacre. Avec CH. Delbo, le massacre a eu lieu. Comment être humain après le massacre, après la manifestation de l'inhumain ?

## Conclusion

Georges Steiner (cf. plus haut) déclarait que « l'affrontement des hommes et des femmes... des vivants et des morts » était deux des cinq « constantes des conflits inhérents à la condition humaine ». Nous allons revenir sur ce point.

### -1) Les hommes et les femmes

- a) Sophocle. Le monde de la pièce de Sophocle est un monde « machiste » :

Créon: «... de nous deux, c'est elle qui serait l'homme si je la laissais triompher impunément...notre devoir est de défendre l'ordre et de ne jamais souffrir qu'une femme ait le dessus. Mieux vaut tomber, s'il le faut, sous les coups d'un homme, que d'être appelé le vaincu d'une femme...ce garçon... fait cause commune avec la femme.. ; vile nature qu'une femme asservit.. ; vil jouet d'une femme ».

Ismène incarne une attitude traditionnelle de soumission (« N'oublie pas que nous sommes femmes, incapables de lutter contre des hommes, ensuite que nous sommes soumises à des maîtres », prologue) qui ne va pas sans un courage certain (« Ce qui est fait est aussi mon œuvre, si elle veut bien en convenir. Je m'en reconnais responsable... maintenant que tu as le sort contre toi, je suis fière d'être à tes côtés dans le péril... Ma sœur, ne me juge pas indigne de ta pitié envers le mort : laisse-moi mourir à tes côtés », sc.4). Ismène, « la beauté de l'ordinaire » (Goethe).

L'attitude d'Antigone est originale, en ce qu'elle se distingue à la fois de l'attitude de soumission qui convient dans un monde « machiste » et de l'idée moderne et contemporaine de l'« émancipation féminine ».

Antigone ne cherche pas à combattre le pouvoir de Créon, elle en montre l'aspect dérisoire (« ...j'ensevelirai Polynice. Pour une telle cause, la mort me sera douce. Je reposerai auprès de mon frère chéri, pieusement criminelle. J'aurai plus longtemps à plaire à ceux d'en bas qu'aux gens d'ici...Quoi qu'il me faille souffrir, je serai morte glorieusement... si j'avais dû laisser sans sépulture un corps que ma mère a mis au monde, je ne m'en serais jamais consolée ; maintenant, je ne me tourmente plus de rien ... pouvais-je m'acquérir plus d'honneur qu'en mettant mon frère au tombeau ?»).

Pour les Grecs les hommes sont des « mortels », et le véritable pouvoir est du côté de celui qui intègre cette dimension. D'où le « je ne me tourmente plus de rien », par quoi Antigone a le dernier mot.

Ce qui ne signifie pas « aimer la mort », se complaire dans le mortifère, mais plutôt comprendre que c'est en prenant en compte le caractère mortel de l'homme que l'on peut évaluer ce qui compte véritablement dans une vie.

#### - b) Romain Rolland et Charlotte Delbo

Les femmes ont un rôle distinct de celui des hommes, dans une perspective qu'on appellerait aujourd'hui « essentialiste ». Tous les personnages sont définis par rapport à la mort, ceux qui la donnent ou la subissent, (R.R. et C.D.), les hommes, et celles qui prennent soin des morts (C.D.), préservant par là même une vie proprement humaine, lors même qu'elles n'ont aucun des attributs habituels, « construits », du pouvoir.

➔ Tous ces textes maintiennent la dualité « homme/femme », et présentent une image féminine positive, distincte aussi bien de la vision « machiste » traditionnelle que des visions « féministes » contemporaines.

(Comparer avec la manière dont Lévi-Strauss décrit la répartition des charges chez les Cera et les Tugaré (*Tristes Tropiques*)).

#### -2) Les vivants et les morts

Lorsqu'on évoque le sort de Polynice, on retient parfois l'idée du devoir pour les vivants d'assurer une sépulture aux morts sans trop se soucier des modalités des honneurs rendus aux morts.

Dans la pièce, il s'agit d'inhumation. Le corps de Polynice est exposé à la voracité des vautours, le corps du frère, chez Brecht, est pendu.

Tout se passe comme si l'humain était rattaché à une racine « humus » ; Georges Steiner souligne la parenté entre l'« humain » et le « terrestre », entre « humanitas » et



« humus ». « Refuser d'enterrer les morts, c'est nier leur humanité et la nôtre » (G.S., p. 156).

Sur ce point comme sur le précédent, Antigone, tout en s'opposant à l'édit de Créon, montre qu'elle n'est pas « moderne ».

**Ce qui fait son actualité, i.e. ce qui résiste à la mode.**